

20 21 २०२१

THÉÂTRE DIJON BOURGOGNE
CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL

Un Monde meilleur, épilogue

conception et mise en scène Benoît Lambert
avec Christophe Brault

© Vincent Arbelet

Création

Du 6 au 17 octobre 2020, Salle Jacques Fornier - Dijon

Spectacle en tournée sur les saisons 20/21 et 21/22

Contact presse

Florent Guyot : 06 85 57 25 54 - f.guyot@tdb-cdn.com

Théâtre Dijon Bourgogne
www.tdb-cdn.com

CRÉATION

Un Monde meilleur, épilogue

Conception et mise en scène
Benoît Lambert

Avec
Christophe Brault

Assistanat mise en scène Morgane Huguenin

Costumes Violaine L. Chartier

Lumière Victor Dos Santos

Son Jean-Marc Bezou

Régie générale Bertrand Fournier

Construction Géraud Breton, Jean-Michel Brunetti,
François Douriaux, Elise Nivault

Production
Théâtre Dijon Bourgogne, CDN

Création le 6 octobre au Théâtre Dijon Bourgogne

**Représentations du mardi 6 au samedi 17 octobre 2020,
salle Jacques Fornier, 30 rue d'Ahuy - Dijon**

Mardi 6 octobre à 20h

Mercredi 7 octobre à 20h

Jeudi 8 octobre à 20h

Vendredi 9 octobre à 18h30

Samedi 10 octobre à 17h

Relâches les 11 et 12 octobre

Mardi 13 octobre à 20h

Mercredi 14 octobre à 20h

Jeudi 15 octobre à 20h

Vendredi 16 octobre à 18h30

Samedi 17 octobre à 17h

En tournée

**Du 9 au 11 mars 2021 au Théâtre de la Coupe d'Or,
Scène conventionnée de Rochefort**

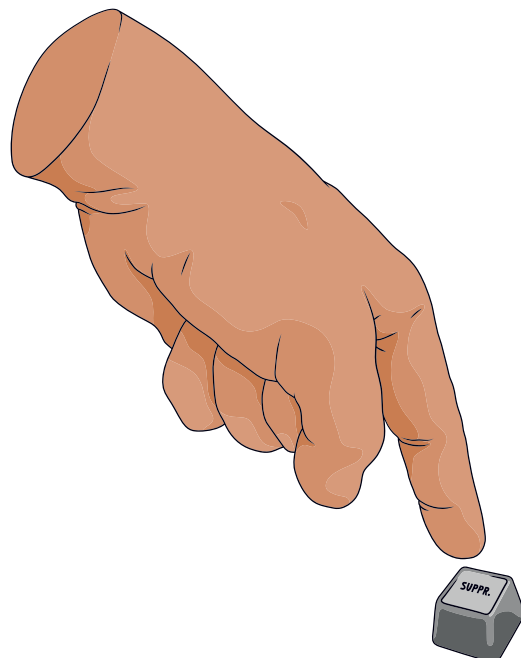
**Disponible en tournée
sur les saisons 20/21 et 21/22**

Un épilogue ?

D'après les scientifiques, les journalistes, les astrologues, certains hommes politiques et quelques lycéennes, la fin du monde est proche. Alors que beaucoup s'inquiètent en s'écriant : « déjà ? », d'autres, moins nombreux, se réjouissent secrètement, pensant : « il était temps ! ». Mais la question centrale reste tout de même de savoir comment on en est arrivé là...

Par une étrange ruse de l'histoire, l'homo sapiens, le plus évolué et le plus sage de tous les animaux, semble avoir organisé lui-même les conditions de sa propre destruction. Doit-on y voir la marque d'un destin tragique et grandiose, irrémédiablement inscrit dans l'évolution même de l'espèce ? Ou simplement l'indice d'une bêtise indépassable ?

Mais surtout : si nous sommes désormais entrés dans la fin des temps, ou dans « les temps de la fin », comment s'organiser pour que les choses se passent au mieux ? En d'autres termes : l'espèce humaine peut-elle encore se donner les moyens de finir en beauté ?...



Entretien avec Benoît Lambert

Comment est né ce nouveau projet ?

D'un ensemble de circonstances assez hétérogènes, comme souvent. D'abord il y a eu le désir de retrouver Christophe Brault, et de lui proposer un seul-en-scène. Nous avons déjà travaillé ensemble à plusieurs reprises – c'est notamment lui qui interprétait Patrick, le présentateur-confesseur de *La Bonne Nouvelle*, de François Bégaudeau, que j'ai créé en 2017. Christophe est un acteur assez exceptionnel, qui possède un rapport à la parole tout à fait singulier, en même temps qu'un très profond sens de l'humour. J'avais très envie d'inventer avec lui un spectacle où il serait seul face au public, en adresse. L'idée de la « conférence », que j'ai pratiquée sous différentes formes, et que j'affectionne tout spécialement, s'est vite imposée. J'en étais là de mes réflexions quand j'ai découvert l'essai saisissant, et très effrayant, de Pierre-Henri Castel, *Le Mal qui vient*. C'est sans doute cette lecture qui a donné son véritable point de départ au projet.

De quoi parle *Le Mal qui vient* ?

Avant tout, de notre situation anthropologique actuelle, qui est absolument inédite dans l'histoire de l'espèce humaine. Castel commence son essai par cette formule parfaitement traumatique : « Il s'écoulera moins de temps entre le dernier homme et moi qu'entre, disons, moi et Christophe Colomb ». Pour le dire simplement, son essai prophétise non seulement la disparition de l'espèce, dans une échelle de temps très courte, mais aussi les formes parfaitement atroces que cette disparition pourrait revêtir. Son texte s'inscrit pleinement, mais d'une façon particulièrement radicale, dans une thématique très prégnante aujourd'hui, celle d'une apocalypse imminente, qu'on retrouve notamment dans les débats autour du changement climatique, dans les réflexions inquiètes autour de notre rapport aux techniques, aux déchets, à la pollution, à l'effondrement de la biodiversité, et plus généralement dans les travaux nombreux qui s'intéressent à ce qu'on nomme



**« Il s'écoulera moins de temps entre le
dernier homme et moi qu'entre, disons,
moi et Christophe Colomb »
Pierre-Henri Castel**

désormais l'Anthropocène. Mais il ne s'agit là que d'un point de départ : il ne s'agit pas d'adapter le texte de Castel au théâtre, il s'agit de partir de cette inquiétude fondamentale, dont ce livre est sans doute l'expression la plus achevée qu'il m'ait été donné de lire, pour en faire la matière d'un spectacle.

Est-ce que ça veut dire que tu vas faire un spectacle sur le thème de « l'effondrement » ?

Non, précisément pas. Il ne s'agit pas du tout de faire un manuel de collapsologie de plus. J'aurais même envie de dire : bien au contraire. Il faudrait plutôt faire un manuel de collapsologie de moins. Cette notion d'effondrement participe évidemment de l'inquiétude profonde que j'évoquais plus haut, mais aujourd'hui, elle est un peu devenue une sorte de marronnier pour hebdomadaires, et je ne suis pas certain qu'elle donne beaucoup de matière pour inventer un spectacle.

Pour quelles raisons ?

D'abord parce que cette idée d'effondrement est tout de même une idée très occidentale : si on voulait être sévère, on pourrait même dire que c'est l'expression d'une angoisse propre aux pays les plus riches de la planète, qui s'affolent à l'idée qu'ils vont devoir subir un changement radical de leurs



Et l'on pourrait s'interroger : quand-avons nous « commencé à finir » ?

modes et de leurs niveaux de vie dans un futur proche. Mais en même temps, « l'effondrement », c'est la réalité d'ores et déjà vécue par énormément d'humains sur la planète aujourd'hui, et plus globalement au cours de l'histoire. Il suffit de penser à la situation des syriens ou des irakiens actuellement, ou à celle des amérindiens à la fin du XIX^e siècle. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les sociétés, ou les civilisations, « s'effondrent ». Faire du risque d'effondrement qui guette aujourd'hui les sociétés riches un phénomène inédit dans l'histoire de l'humanité, c'est tout de même faire preuve d'une certaine myopie, ou d'une totale amnésie. C'est pour cela que je ne m'intéresse pas beaucoup à la collapsologie, même si je ne nie pas que les mises en garde des collapsologues sont probablement tout à fait fondées. Mais la perspective proposée par Castel est d'une autre nature, et d'une autre profondeur métaphysique : c'est celle du « dernier homme », de la disparition définitive de l'espèce. C'est une question que je trouve autrement plus effrayante, et donc bien plus stimulante intellectuellement et artistiquement.

Mais comment être sûr que l'humanité s'approche de sa fin ?


Il n'y a aucun moyen d'en être sûr, évidemment. C'est même peut-être une hypothèse tout à fait farfelue ! Certains anthropologues considèrent d'ailleurs qu'il y a désormais tellement d'humains sur terre que l'espèce a très peu de chances de disparaître entièrement, même si elle devait subir une suite de catastrophes majeures. Et j'avoue qu'à titre personnel, je n'ai aucun avis sur la question : je ne suis ni voyant, ni prophète. Ce qui m'intéresse, c'est l'ensemble des questions vertigineuses qui se déploient dès lors que l'on pose cette hypothèse comme plausible, voire probable. Parce qu'après tout, notre fatale finitude n'est pas une découverte : nous savons bien que nous allons tous, individuellement, disparaître. Et pourtant, ça n'est pas la même chose d'essayer de méditer sur notre propre mort, et sur celle de la totalité des humains. Ce changement d'échelle a des conséquences, et ce sont elles, pour commencer qu'il faut s'efforcer de penser.

En outre, l'hypothèse du « dernier homme » nous oblige presque fatalement à reposer la question du « premier homme », c'est-à-dire à concevoir cette vérité simple, qui est que le monde a commencé sans nous, et qu'il s'achèvera sans nous. Il y a là un double vertige, au fond : d'abord le vertige qui nous fait nous projeter vers l'avenir, et vers l'hypothèse effarante d'une disparition de l'espèce humaine à court terme. Mais aussi, et peut-être surtout, le vertige qui nous fait plonger dans le passé, dans cette nuit immense dont sont issus les premiers hommes. On pense aujourd'hui que la lignée humaine débute son histoire il y a sept millions d'années. Quant au plus vieil homo sapiens connu, c'est-à-dire l'être humain tel que nous le connaissons aujourd'hui, il aurait plus de 300 000 ans. Autant dire que les quelques 5000 ans qui forment ce que l'on appelle l'« Histoire avec un grand H, ne correspondent qu'à quelques secondes assez dérisoires dans l'histoire de l'espèce. Rapportée à cette échelle de temps long, la question de notre fin prochaine change radicalement de sens, il me semble. Et l'on pourrait s'interroger : quand avons-nous « commencé à finir » ? Avec l'invention de l'arme atomique, dont nous savons depuis plus d'un demi-siècle qu'elle recèle la possibilité technique d'une destruction de la totalité des humains ? Avec les débuts de la révolution industrielle et l'accélération exponentielle du progrès technique ? Ou alors dès le début de la révolution néolithique, qui marque pour certains archéologues le vrai début de l'Anthropocène, avec l'invention de l'agriculture et de l'élevage, et l'explosion démographique qui en a découlé ? Peut-être que la « vraie » histoire de l'humanité s'est jouée au paléolithique, entre l'apparition de sapiens et les débuts de la sédentarisation, une période longue de près de 300 000 ans, dont nous ignorons quasiment tout ? Et que depuis, nous avons, sans nous rendre compte, commencé à vivre « les temps de la fin »?... Voilà certaines des questions que le spectacle tentera d'aborder. Il est intéressant d'ailleurs de noter que l'atmosphère apocalyptique et anxieuse dans laquelle nous vivons s'accompagne d'un regain d'intérêt marqué pour l'histoire de nos origines : l'histoire des premiers sapiens partage volontiers la une des magazines ou les succès de librairies avec les prophéties sur les effondrements venir. C'est tout cela qui forme un moment singulier, dont le spectacle voudrait se saisir, à sa manière.

Quelle sera cette manière, justement ? Tu parles de « conférence », peux-tu en dire un peu plus ?

Ce spectacle s'inscrit dans la série des formes légères que j'ai inaugurée il y a une vingtaine d'années avec *Le Bonheur d'être rouge*. Il y a eu ensuite *We are la France*, *Bienvenue dans l'espèce humaine*, *La Devise*, mais aussi *Qu'est-ce que le théâtre ?* ou la série des *Charlie*, avec Emmanuel Vérité. Derrière tout cela, il y a un goût évident pour le minimalisme : c'est la pratique d'un théâtre « en gaz rare », comme disait Debauche, dans lequel l'essentiel de l'illusion théâtrale est porté par les comédiennes et les comédiens. Outre que leur légèreté permet de les présenter très largement, au-delà de l'enceinte des théâtres, ces formes, qui sont toujours des solo ou des duo, fonctionnent aussi comme des portraits d'acteurs, et c'est peut-être surtout cela qui fait leur prix à mes yeux. Ensuite, derrière ces « conférences » ou ces « exposés », il y a aussi un goût affirmé pour les sciences humaines, et pour les savants en général. Pour créer ces formes légères, j'ai souvent puisé le matériau initial dans l'histoire, l'économie, la sociologie, l'anthropologie... J'ai eu la chance dans mes études de croiser de grands professeurs, et j'ai toujours été fasciné par leur enthousiasme, leur engagement dans les sujets qui les passionnaient. Je les ai souvent trouvés héroïques, et en même temps comiques, parce qu'il n'y a rien de plus précaire, de plus changeant, de plus provisoire que le savoir humain. Un authentique savant sait bien qu'il ne sait rien, ou en tout cas pas grand-chose,

ce qui ne l'empêche pas de partager le peu qu'il sait avec fougue et passion. Je trouve qu'il y a dans cette apparente contradiction quelque chose qui en dit long sur notre humaine condition...



Un authentique savant sait bien qu'il ne sait rien, ou en tout cas pas grand chose, ce qui ne l'empêche pas de partager le peu qu'il sait avec fougue et passion. Je trouve qu'il y a dans cette apparente contradiction quelque chose qui en dit long sur notre humaine condition...

Le titre du spectacle, *Un Monde meilleur, épilogue* semble renvoyer au feuilleton théâtral *Pour ou contre un monde meilleur*, dont tu avais pourtant dit qu'il s'était achevé en 2017 avec la création de *La Bonne Nouvelle*, son dixième et dernier épisode. Comment le spectacle se situe-t-il par rapport aux autres épisodes du feuilleton ?

C'est un épilogue, dans tous les sens du terme. Le feuilleton *Pour ou contre un monde meilleur* a démarré au début de ce siècle, et ses premiers épisodes traitaient du reflux des idéaux révolutionnaires, ou pour le dire plus brutalement, de l'échec du communisme. Les épisodes suivants ont proposé une chronique assez mélancolique de la victoire du capitalisme sur toutes les formes alternatives d'organisation sociale au cours des dernières décennies. Quant au dernier épisode, *La Bonne Nouvelle*, il faisait mine d'annoncer l'effondrement prochain de l'utopie libérale, mais sur un mode profondément ironique et farcesque. Le point commun entre tous ces spectacles, très différents dans leur forme, c'est d'avoir dessiné une perspective critique qu'on pourrait qualifier d'existentielle. Ce qui était mis en question, c'était d'abord l'inauthenticité et la pauvreté des existences auxquelles nous condamnons l'organisation lucrative et marchande de la société. Ce sont des thèmes très liés à leur époque, finalement, des thèmes qui étaient au cœur par exemple de revues ou de mouvements comme *Tiqqun* ou *EvidenZ* au début de ce siècle. À cet égard, le feuilleton aura clairement été de son temps ! Mais les prophéties apocalyptiques liées à la prise de conscience écologique qui se sont répandues largement au cours des dernières années ont changé la donne, il me semble. La critique de nos modes de vie consuméristes et prédateurs dans le capitalisme ne se fait plus désormais au nom de l'aspiration à une vie plus riche ou moins aliénée, mais au nom de la vie elle-même, ou de la possibilité même de la vie. Pour le dire autrement, la question de l'instauration d'un « monde meilleur », qui reste la grande question de la philosophie politique, change radicalement de sens dès lors qu'on la confronte à l'hypothèse de la « fin du monde ». À ce titre, le feuilleton *Pour ou contre un monde meilleur* méritait bien un épilogue, qui permette à la fois de clôturer la séquence historique qu'il aura accompagnée, tout en ouvrant vers de nouvelles questions, et de nouvelles perspectives.

Compte tenu de ce que tu as dit de la « fin du monde », du dernier homme et de l'extinction de l'espèce, on se dit tout de même que le feuilleton finit mal... Et on est tenté d'entendre ce titre, *Un Monde meilleur*, épilogue comme purement ironique, non ?

Oui et non. Évidemment, les différents épisodes du feuilleton ont fait la part belle à l'humour - noir, de préférence. L'épilogue n'échappera sans doute pas à la règle : il faut savoir rester cohérent. Mais en même temps, cette question de la fin doit être prise au sérieux. Et je ne crois pas du tout qu'il faille s'en détourner comme d'une question morbide, déprimante ou démobilisatrice (effectivement, si c'est la fin, à quoi bon agir, à quoi bon se mobiliser ?). Le problème, très profond, c'est que toutes les fins ne se valent pas. C'est cela notamment que développe l'essai de Castel : l'un des axes les plus sombres de son essai, c'est d'anticiper l'apparition d'une forme inédite de « mal », de violence, d'exactions entre les humains, à mesure que la certitude de la fin prochaine s'installera. Au fond, c'est une chose qu'on a déjà vue dans beaucoup de films d'anticipation : les « temps de la fin » sont souvent décrits comme des moments de violence extrême, de cruauté généralisée, comme si des humains convaincus qu'ils étaient condamnés devaient inexorablement se transformer en monstres. Est-ce cela qui nous attend ? Et si oui, comment résister ? Comment rester digne, et « humains », lorsque la fin est proche ? Il est intéressant de noter d'ailleurs que la question de la fin « digne » est devenue une question très concrète et très essentielle dans nos sociétés, quand elle est posée à l'échelle des existences individuelles. Je crois qu'on peut tenter de la poser à l'échelle de l'espèce toute entière, aussi effrayant que cela puisse sembler. La perspective qui s'ouvre alors n'est plus seulement une perspective politique : c'est aussi, et peut-être surtout, une perspective éthique, une problématique morale. Étrangement, en posant cette question d'une fin digne à l'échelle de l'espèce toute entière, je pense d'ailleurs que le feuilleton va opérer un singulier retour sur ce qui aura été son point de départ : la question du communisme. Ainsi, la boucle sera bouclée...

Propos recueillis par Florent Guyot



Le feuilleton va opérer un singulier retour sur ce qui aura été son point de départ : la question du communisme. Ainsi, la boucle sera bouclée...

Pour ou contre un monde meilleur

Épilogue

Le feuilleton théâtral *Pour ou contre un monde meilleur* a été inauguré par le Théâtre de la Tentative à la fin du siècle dernier. Il se déploie depuis lors dans une suite de spectacles de forme et de format très différents et se poursuit désormais au Théâtre Dijon Bourgogne. Loin de toute continuité narrative, les épisodes du feuilleton dialoguent d'abord par leurs thématiques communes, et par le regard singulier qu'ils portent sur les imaginaires politiques de notre époque.

Épisode 1 : ***Prolégomènes à toute entreprise future qui voudra se présenter comme révolutionnaire***
(d'après *Spinoza encule Hegel* de Jean-Bernard Pouy, 1999)

Épisode 2 : ***La Conversation interrompue*** (collages de textes, 2000)

Épisode 3 : ***Le Bonheur d'être rouge*** (de Frédérique Matonti et Benoît Lambert, 2000)

Épisode 4 : ***Ça ira quand même*** (collage de textes, 2002)

Épisode 5 : ***We are la France*** (d'après l'œuvre de Jean-Charles Massera, 2008)

Épisode 6 : ***We are l'Europe*** (de Jean-Charles Massera, 2009)

Épisode 7 : ***Que faire ? (le retour)*** (textes Benoît Lambert, Jean-Charles Massera and Guests, 2011)

Épisode 8 : ***Bienvenue dans l'Espèce Humaine*** (de Benoît Lambert, 2012)

Épisode 9 : ***La Devise*** (de François Bégaudeau, 2015)

Épisode 10 : ***La Bonne Nouvelle*** (de François Bégaudeau, 2016)

Biographies

Benoît Lambert

Metteur en scène, il est directeur du Théâtre Dijon Bourgogne, Centre Dramatique National depuis janvier 2013. Ancien élève de l'École Normale Supérieure, il a étudié l'économie et la sociologie avant de suivre l'enseignement théâtral de Pierre Debauche à Paris au début des années 1990. En 1993, il crée, avec le comédien Emmanuel Verité, le Théâtre de la Tentative, et signe depuis lors toutes les mises en scène de la compagnie. Il a été successivement associé au Théâtre – scène nationale de Mâcon (1998-2002), au Forum de Blanc-Mesnil (2003-2005) et au Granit – scène nationale de Belfort (2005-2010). Formateur et pédagogue, il intervient dans plusieurs Écoles Supérieures d'Art Dramatique (École du TNS, École de la Comédie de Saint-Étienne).

Il est l'auteur de plusieurs articles sur l'histoire et la sociologie du champ théâtral, ainsi que de quatre pièces de théâtre : *Le Bonheur d'être rouge* écrit en collaboration avec Frédérique Matonti (2000), *Que faire ? (le Retour)* écrit en collaboration avec Jean-Charles Massera (2011), *Bienvenue dans l'Espèce Humaine* (2012) et *Qu'est-ce que le théâtre ?* (2013) écrit en collaboration avec Hervé Blutsch. Ses mises en scène alternent le répertoire classique et les écritures contemporaines et sont marquées par un souci politique, dont le pragmatisme œuvre par le rire. Depuis 1999, il réalise un feuilleton théâtral, *Pour ou contre un monde meilleur*, et développe un répertoire de « Théâtre à jouer partout ». Ces dernières années il a créé trois pièces de François Bégaudeau : *La Grande Histoire* – Théâtre en mai 2014, *La Devise* – 2015 et *La Bonne Nouvelle* – 2016. En octobre 2017, il met en scène *Le Jeu de l'amour et du hasard* de Marivaux avec quatre jeunes acteur.rice.s engagé.e.s en contrat de professionnalisation. En janvier 2019, il crée avec les élèves du Cycle d'Orientation Professionnelle théâtre des CRR de Dijon et Chalon-sur-Saône, *Le Rêve de Lopakhine*, un atelier-spectacle d'après *La Cerisaie* d'Anton Tchekhov. Avec la création en 2019, en collaboration avec Antoine Franchet et Jean-Charles Massera de *How deep is your usage de l'Art ? (Nature morte)* il entame un nouveau cycle de travail et d'expérimentation. À l'Opéra de Dijon, on a pu voir ses mises en scène de *Der Kaiser von Atlantis* de Viktor Ullmann – 2015 et Gianni Schicchi de Giacomo Puccini – 2017.

Christophe Brault

Après sa formation au Conservatoire national supérieur d'art dramatique, il travaille avec Robert Cantarella, Frédéric Fisbach, Bernard Sobel, Stanislas Nordey... Fascinée par la multiplicité de ses registres de jeu, Noëlle Renaude a écrit avec lui et pour lui *Ma Solange, comment t'écrire mon désastre*, Alex Roux, un texte polyphonique déployant plus de 2000 personnages. Récemment, il joue sous la direction de Stéphane Braunschweig, dans *Tartuffe* de Molière, *Rosmersholm* d'Ibsen, *Six personnages en quête d'auteur* de Pirandello, *Le Canard sauvage* d'Ibsen... Il interprète également l'Othello de Shakespeare et le Cyrano de Bergerac d'Edmond Rostand sous la direction de Gilles Bouillon. En 2013, il travaille une première fois avec Benoît Lambert à l'occasion de la création de *Dénonmé Gospodin* de Philipp Löhle. En 2015, il joue Verchinine dans *Les Trois Soeurs* de Tchekhov sous la direction de Jean-Yves Ruf. Il retrouve Benoît Lambert en 2016 pour *La Bonne Nouvelle*. Il jouera prochainement dans *Meeting Point* de Dorothee Zumstein mis en scène par Catherine Umbdenstock.

Il a également participé au documentaire *Entrée des Artistes* de Laurence Serfaty et Philippe Baron consacré au métier de comédien de théâtre, aux côtés de Jacques Gamblin et de François Morel. Au cinéma, il tourne dans des films de Costa Gavras, Michel Deville, Francis Girod, Pierre Granier-Deferre, Jean-Marc Moutout, Stéphane Demoutier, Benoît Jacquot, Jean-Paul Civeyrac. Il tourne également pour la télévision.

Théâtral Magazine - Septembre 2020

DOSSIER

Un monde meilleur

Benoît Lambert Le mal qui vient

Il y a vingt ans, Benoît Lambert entamait un feuilleton théâtral sur les grandes mutations du monde moderne. Le directeur du CDN de Dijon-Bourgogne livre un dixième épisode en forme d'épilogue sur la fin du monde. Retour sur une épopée contemporaine.

Comment tout cela a commencé ?

Benoît Lambert : En 1999, dix ans après la chute du mur de Berlin, avec l'adaptation d'un texte de Jean-Bernard Pouy, *Spinoza encule Hegel*. On est partis de l'effondrement de l'hypothèse communiste et pendant vingt ans, on a regardé ce que la victoire du capitalisme représentait pour nos vies. Chaque épisode a donné lieu à des spectacles très différents, des collages, des adaptations de romans, des collaborations avec différents auteurs, dont une assez longue avec Jean-Charles Masseur et deux épisodes avec François Bégaudeau. Et puis il y a cet épilogue que j'ai moi-même écrit et qui part aussi de l'envie de travailler avec Christophe Brault.

On en est donc à la fin du monde.

Je suis effectivement parti de la lecture d'un essai effrayant de Pierre-Henri Castel *Le mal qui vient* qui évoque cette situation anthropologique inédite résumée d'une phrase : **"Il s'écoulera moins de temps entre le dernier homme et moi qu'entre, disons, moi et Christophe Colomb."**

La covid a-t-elle joué un rôle ?

Non, le projet date d'avant et quand la pandémie est arrivée, j'ai été embarrassé, il n'était pas dans mon intention de livrer un commentaire sur l'actualité. C'est une réflexion plus profonde qui se boucle, au sens propre du terme.

C'est un spectacle collapsologue ?

Pas au sens où la question est abordée dans le débat public, d'une manière envahissante et utopique, comme si tout allait s'arrêter d'un coup. On part d'un petit cours d'anthropologie accéléré sur l'histoire de l'espèce avec cette hypothèse de nombreux spécialistes : l'anthropocène, le début de la destruction, ne daterait pas de la révolution industrielle mais du néolithique avec la sédentarisation et le début de l'élevage. Ensuite, la question du spectacle tourne autour de "comment finir ?" C'est là où la question d'un monde meilleur resurgit, le communisme non plus comme promesse d'un bonheur éternel, mais comme possibilité de finir le moins mal possible et pas dans d'atroces guerres et souffrances. C'est l'idée de George Orwell d'une "décence commune".

Comment fait-on du théâtre avec

de telles abstractions ?

C'est toute la question. Chaque spectacle s'est construit dans un lien fort avec les acteurs qui ont toujours été au cœur du processus de création. J'aime l'idée qu'ils s'emparent de matériaux de pensée plutôt que de récits de personnages. Christophe Brault est un comédien pour lequel j'éprouve une grande admiration. Sa puissance d'interprétation est fascinante, sa performance dans *Cyrano* il y a quelques années, m'avait sidéré. Nous avons beaucoup lu tous les deux, je n'ai commencé à écrire qu'à partir du moment où il était sur le plateau. Chaque matin, je lui donnais des bribes, il les mettait en jeu avec une forme d'humour noir, un point de vue brechtien de déplacement des pensées et des émotions. Ces questions angoissantes de notre devenir, il fallait les traiter avec humour et légèreté.

C'est un cours auquel vous nous conviez ?

Plutôt un objet non identifié, une oscillation entre le cours magistral et le stand up. On ne sait jamais qui nous parle, il n'y a pas de rôle précisément défini. Parfois on pense qu'on a affaire à un prophète, un savant fou, c'est un peu dérangent, il a une forme d'exaltation, d'inquiétude vertigineuse qui est une source de comique. Quand j'avais monté *Sixième solo* de Serge Valletti, il y avait déjà ces personnages qui viennent nous parler, portés par une urgence et qui prennent en otage ceux qui les écoutent. Christophe émet des hypothèses auxquelles on peut ne pas adhérer et tout cela se transforme dans une sorte de jeu avec le public.

Propos recueillis par

Patrice Trapier

■ *Un monde meilleur*, texte et mise en scène Benoît Lambert, avec Christophe Brault. Théâtre Dijon Bourgogne, Parvis Saint Jean rue Danton 21000 Dijon, 03 80 30 12 12, du 6 au 17/10

**UN
MONDE
MEILLEUR,
ÉPILOGUE**



03 80 68 47 47 - TDB-CDN.COM